

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 44

Artikel: Lo tsévau à Djan Phelippe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le corset, le funeste corset était donc en usage ; et les tailles déviées étaient redressées au moyen de légers coussins. C'est ce qui a fait dire à Ovide, avec un grain de méchanceté : « Que de choses nous choqueraient, si nous les voyions faire, et qui nous plaisent une fois faites ! »

Lo veret.

Sède-vo que l'est qu'on veret ?... Eh bin, on preind on moulo à bin on boton dè cornà, à cinq pertes et on planté à cé dâo mâitein on bocon dè bou qu'on tsapousé à n'on bet po que y'aussé 'na poeinte. Ora, po lo fère allâ, on preind lo bocon dè bou pè lo gros bet avoué lo pâodzò et lo premi dâi et on l'einmodé su 'na trabilia, que cein lo fâ veri tant rudo, qu'on derâi que ne budzè pas et que ne s'arrêté què quand l'ein a prâo.

Lo bouébo à Rata que s'étâi fè on veret, avâi volliu lo fère veri su 'na couverta dâo mouret dè l'étang, qu'étâi decoutala courtena, et ma fâi lo veret qu'avâi étâ mau eimbryi, fot lo camp avau, dein l'étang qu'étâi prâo prévond, mâ que n'avâi què dâo rablion pè lo fond. Lo bouébo, que n'ousâvè pas décheindrè dedein po raveintâ son veret, ni demandâ à son père dè lo lâi racrotsi, fe tot capotisé, mâ l'étâi suti et pliein dè malice et pre pacheince après avâi fè son plian....

Tandi la véprâo, quand sa mère vâo allumâ lo fû po fère lo mareindon, le tsertse lo bernâ po doutâ lè chindrè dè dessus lo soyi ; mâ l'a bio tsertsi, le lo tràovè pas. Adon le criè son bouébo po lâi demandâ se l'a vu lo bernâ.

— Et oï, se repond lo bouébo.

— Et iô est-te ?

— Eh bin, l'est à fin fond dè l'étang.

— Et porquî lo lâi as-tou tsampâ, tsancro dè vau-rein ?

— Po qu'on pouessè mè repreindrè mon veret ein alleint lo queri.

Lo tsévau à Djan Philippe.

Djan Philippe avâi on tsévau qu'étâi biannâo qu'on sorcier et que fasâi adé lo contréro dè cein qu'on lâi volliâvè fère à fère : quand on lo volliâvè fère trouquâ, fasâi état dè volliâi parti ein avant, et cativâvè s'on lo volliâvè fère avanci. Enfin quiet ! l'étâi tétu qu'on mulet et fasâi vairè lè z'étâilès à Djan Philippe.

On bio dzo, Djan Philippe trovâ son pourro tsévau crévâ ; et ne sé coumeint cein sè fe, mâ sè trovâ étâi derrâi la porta dè l'étrablio et sa carcasse gravâvè dè l'âovri, que Djan Philippe fut d'obedzi dè passâ pè la grandze po lâi eintrâ.

Quand ve la pliace iô ellia bité étâi z'ua reindrè l'âma, Djan Philippe, que repeinsâvè à se n'eintète-meint, se dese :

— Se savé que l'est venu crévâ quie pè malice, mè bombardâi se ne l'assomèrè pas !

L'OUBLIEUX

La mer était haute et battait à coups pressés les grèves déchirées de Caërnarvon et des îles avoisinantes. Le vent soufflait du large, soulevant les vagues qui croulaient les unes sur les autres avec des mugissements sinistres. Bien qu'il fût à peine sept heures, la nuit était tombée, accompagnée d'une brume si épaisse, qu'on n'apercevait même pas la lueur des deux phares allumés à l'entrée du port de Caërnarvon. Tout était morne et désolé. Ce n'était pas la tempête, mais un de ces gros temps d'octobre, si durs sur les côtes et parfois si terribles pour les petites barques de pêche attardées sur le flot. Dans ces parages particulièrement, le danger est grand, à cause du resserrement des terres, les deux îles de Menay et d'Anglesey se trouvant fort proches de la côte galloise dont elles ont probablement été séparées par quelque cataclysme aux temps diluviens. C'est pourquoi, en ce soir d'octobre 1814, Colas Croc, le passeur de Menay, regardait assez soucieusement le ciel et la mer et s'assurait de la solidité de la chaîne à laquelle il attachait sa barque, qui faisait journellement le service de Menay à Anglesey et vice versa ; car lorsque le vent soufflait du nord et du large, il y avait à craindre que l'esquif ne fût emporté au-delà de la ligne des îles, à travers la mer d'Irlande. Colas Croc, ayant donc solidement amarré la barque au boutant de fer fixé au roc, quitta la grève désolée et prit, à travers les pierres amoncelées par les marées séculaires, le sentier à peine visible qui menait à sa maison, petite, humble et basse, adossée au rocher, en arrière de la masse granitique et basaltique dont sont entourées les grèves de la petite île de Menay, et qu'éclaboussait l'écume des vagues les jours de grande marée.

Sur le seuil, l'attendait sa fille, jeune et belle créature de dix-huit ans, véritable type gaëlique dans toute sa pureté. Grande et forte, elle avait, avec les yeux bleus à reflets verdâtres comme les flots d'alentour, les cheveux sombres et le teint mat, légèrement bistré des femmes qui vivent au bord de la mer. C'était la plus belle fille de Menay, d'Anglesey et même, disait-on, de tout le comté de Caërnarvon, où cependant on ne les compte guère. Mais c'était une farouche et fière beauté que nul garçon du pays ne se fût avisé de courtoiser sans sa permission, et elle avait bien le plus chaste renom de sagesse des Trois-Royaumes.

— Comme vous avez tardé ce soir, père ! dit-elle au passeur. Voilà sept heures sonnées depuis un quart d'heure et le souper vous attend.

— Nous allons donc souper, Ammonic ! dit Colas Croc, qui entra et déposa dans un coin ses vêtements de toile cirée imperméable.

La table était petite et supportait peu de mets. C'étaient quelques pommes de terre cuites sous la cendre, des noix fraîches, du pain presque blanc et un pot de cidre. Bien que le passeur ne reçût pour sa charge qu'un maigre salaire, lui et sa fille n'étaient pas des plus pauvres, car Ammonic était une habile ouvrière qui gagnait avec son fuseau, l'hiver, et ses aiguilles de bois, l'été, de quoi augmenter les ressources du ménage. Elle fabriquait de chauds tricots de laine qu'elle vendait aux foires de Caërnarvon ou de Beaumaris, la ville principale de l'île d'Anglesey, leur voisine, et, non seulement les marins, mais encore les fermiers et les gentilshommes prisaien fort les ouvrages sortis de ses mains. C'était ainsi que, depuis plusieurs années déjà, Ammonic avait empêché la misère de se glisser sous le toit du passeur. Colas Croc adorait sa fille. C'était elle, d'ailleurs, qui l'avait rattaché à la vie, lorsqu'il lui avait fallu venir s'établir dans cette pauvre cahute éclaboussée par les